

**Karim Haouadeg**

## **Le royaume de Darius**

sur *Darius* de Jean-Benoît Patricot

C'est du côté des théâtres privés qu'il faut se tourner pour voir les spectacles les plus intéressants de ce début d'année. Rue de la Gaîté, au Petit Montparnasse, Catherine Arditi prouve une fois de plus son formidable talent dans *Ensemble* de Fabio Marra. De l'autre côté de la rue, au Théâtre Rive Gauche, c'est *Le Bal*, une comédie féroce d'après la nouvelle d'Irène Némirovsky, dans une adaptation intéressante de Virginie Lemoine. Sur la rive droite, on peut d'ailleurs retrouver la même Virginie Lemoine, en tant que comédienne cette fois-ci, au La Bruyère, dans *Piège mortel*, d'Ira Levin, une comédie policière très réussie, drôle, surprenante, mise en scène par Éric Métayer. Mais le spectacle le plus abouti du moment, le plus réussi sans doute, le plus émouvant assurément, c'est, aux Mathurins, *Darius* de Jean-Benoît Patricot.

Claire (Clémentine Célarié) est la mère d'un garçon d'une vingtaine d'années atteint d'une maladie dégénérative qui détruit une à une toutes ses fonctions vitales. Sa mère ne peut plus communiquer avec le jeune homme que par le toucher et l'odorat, qu'il a particulièrement développé. Lui qui adorait les voyages est désormais incapable de se déplacer, sinon par l'imagination. Claire demande donc à Paul (Pierre Cassignard), célèbre créateur de parfums, de composer des fragrances uniques, qui rappelleront au jeune homme les lieux qu'il a visités. Paul, qui avait abandonné le métier depuis le décès de son épouse, accepte le défi et entame avec Claire une correspondance, que le spectateur accompagne. Car ce sont ces lettres échangées qui constituent le texte de la pièce. Les deux personnages ne se rencontrent pour ainsi dire jamais directement. Le texte de J.-B. Patricot est d'une grande qualité à tout point de vue : d'une bonne tenue littéraire, il est aussi d'une remarquable efficacité sur le plan dramatique. Cette correspondance croisée, parfaitement adaptée à la scène, est une sorte de dialogue différé dont les deux comédiens ont su s'emparer pour en faire un véritable échange entre leurs personnages.

Il faut dire qu'ils ont été aidés pour cela par la très intelligente mise en scène d'Anne Bouvier, dont on avait déjà apprécié il y a quelques saisons l'intéressant travail sur *Le Chant des oliviers* de Maryline Bal, avec le truculent Jean-Claude Dreyfus. Le texte plus subtil et délicat de Jean-Benoît Patricot l'a amenée à se surpasser, en particulier en ce qui concerne la direction d'acteurs, impeccable. Il faut signaler aussi la belle scénographie d'Emmanuelle Roy, que viennent encore embellir les remarquables lumières conçues par Denis Koransky.

Mais le plus impressionnant de ce superbe spectacle, c'est l'interprétation des deux comédiens. Clémentine Célarié, qui peut être pétulante, extravagante (elle a joué il y a quelques années le rôle-titre de *Madame sans gêne*), donne ici toute l'étendue de son talent, qui est rare. Elle se montre émouvante et drôle, forte et fragile à la fois. Dans la colère ou dans l'ironie, elle est toujours juste, et son jeu toujours parfaitement maîtrisé.

Pierre Cassignard, quant à lui, n'est pas moins talentueux, aussi constamment en accord avec son personnage et la situation à la fois, aussi remarquablement subtil. Et par bonheur leurs deux jeux, d'une égale qualité mais de nature différente, s'accordent parfaitement.



Photo : Richebé

Cela donne un spectacle plein de grâce, dans lequel le spectateur est entraîné comme malgré lui ; un moment subtil et délicat, qui laisse dans l'esprit du spectateur une trace prégnante et légère, forte et insaisissable à la fois, comme ces parfums dont parlait Proust (cité dans la pièce), qui portent « *sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.* »

*Au Théâtre des Mathurins, jusqu'au 30 avril 2017 (du mardi au samedi à 19 h, le dimanche à 18 h. Réservation : 01 42 65 90 00).*